

Naomi Klein

avec **Rebecca Steffoff**

Vaincre l'injustice climatique et sociale

Feuilles
de combat
à l'usage
des jeunes
générations

ACTES SUD



Le changement climatique s'est aggravé à tel point que les nouvelles générations grandissent en sachant que la Terre ne sera plus habitable dans quelques décennies. Du moins, plus pour tous. À cette dégradation de la planète, une partie de la jeunesse répond par l'engagement et la lutte : un vaste mouvement mondial, qui refuse l'héritage catastrophique que les générations précédentes lui ont légué, vise à freiner le dérèglement climatique et à changer radicalement la donne politique. Son credo ? Un avenir équitable et une planète vivable *pour tous*.

Naomi Klein suit avec ferveur l'évolution de ce mouvement et partage ses outils politiques, stratégiques : comment en sommes-nous arrivés là ? Comment déjouer les pièges tendus par les principaux pollueurs/destructeurs de la planète et leurs complices ? Et comment tracer le chemin d'un futur désirable ? Un ouvrage écrit pour les jeunes et en hommage à leur extraordinaire capacité à se mobiliser, à résister et à inventer.

Journaliste d'investigation, essayiste engagée, **Naomi Klein** est l'auteure de best-sellers internationaux comme *No Logo*, *La Stratégie du choc*, *Tout peut changer*, ou, récemment, *Plan B pour la planète : le New Deal vert*. Correspondante du magazine en ligne *The Intercept*, elle est également chroniqueuse et reporter à *Rolling Stone*, *The Guardian* et *The Nation*. Elle a cofondé The Leap, une organisation qui lutte en faveur de la justice climatique.

Rebecca Stefoff a publié en anglais de nombreux livres pour la jeunesse. Elle a notamment adapté *L'Origine des espèces* de Charles Darwin et *Une histoire populaire des États-Unis* de Howard Zinn.

Traduit de l'anglais (Canada) par Cédric Weis

**VAINCRE L'INJUSTICE
CLIMATIQUE ET SOCIALE**

DE LA MÊME AUTEURE

NO LOGO. LA TYRANNIE DES MARQUES, Actes Sud, 2001 ; Babel n° 545.

JOURNAL D'UNE COMBATTANTE. NOUVELLES DU FRONT DE LA MONDIALISATION, Actes Sud/Leméac, 2003 ; Babel n° 692.

LA STRATÉGIE DU CHOC. LA MONTÉE D'UN CAPITALISME DU DÉSASTRE, Actes Sud/Leméac, 2008 ; Babel n° 1030.

TOUT PEUT CHANGER. CAPITALISME ET CHANGEMENT CLIMATIQUE, Actes Sud/Lux, 2015 ; Babel n° 1424.

DIRE NON NE SUFFIT PLUS. CONTRE LA STRATÉGIE DU CHOC DE TRUMP, Actes Sud/Lux, 2017 ; Babel n° 1622.

PLAN B POUR LA PLANÈTE : LE NEW DEAL VERT, Actes Sud, 2019.

Titre original :

How to Change Everything

Éditeur original :

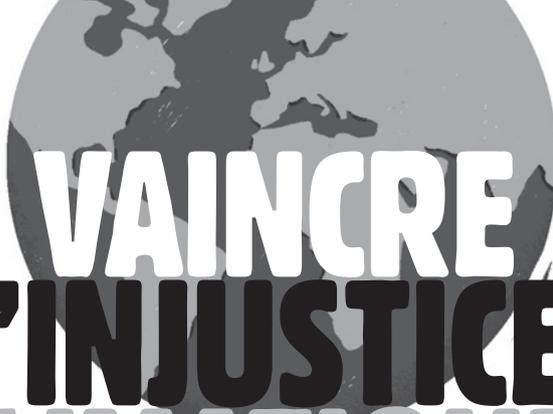
Simon & Schuster, New York

© Naomi Klein, 2021

Édition publiée avec l'accord de Roam Agency,
représentée par l'agence Deborah Druba, Paris, France

Tous droits réservés

© ACTES SUD, 2021
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-14917-8



VAINCRE
L'INJUSTICE
CLIMATIQUE
ET SOCIALE

**Feuilles de combat à l'usage
des jeunes générations**

Naomi Klein
avec Rebecca Steffoff

Traduit de l'anglais (Canada)
par Cédric Weis

ACTES SUD

À la mémoire de Teo Surasky

(2002-2020)

N. K.

INTRODUCTION

À la Grande Barrière de corail

Enfant, j'ai passé beaucoup de temps sous l'eau. À l'âge de 6 ou 7 ans, grâce à mon père, je savais déjà nager avec un masque et un tuba. Ces moments comptent parmi les plus beaux souvenirs de ma vie. J'étais une enfant timide et assez renfermée. Le seul endroit où je n'éprouvais pas cela, où je me sentais parfaitement libre, c'était dans l'eau. Le contact avec la vie océanique m'a toujours fascinée.

Lorsque vous nagez jusqu'à un récif, les poissons se dispersent à votre approche. Mais laissez-vous flotter quelques instants, respirez tranquillement avec votre tuba, et ils finiront par vous intégrer au paysage marin. Vous les verrez même frôler votre masque et les sentirez vous mordiller un bras ou une jambe. Dans ces moments-là, j'ai toujours éprouvé un prodigieux sentiment – comme dans un rêve – de paix intérieure.

C'est pourquoi, lorsque mon travail m'a appelée en Australie, des années plus tard, j'ai tenu à faire vivre à mon fils de 4 ans, Toma, ce même genre d'expérience, et à lui montrer que, sous son aspect plat et uniforme, la surface de la mer cachait un autre monde, plein de merveilleuses couleurs.

Toma venait tout juste d'apprendre à nager et nous étions sur le point d'embarquer pour ma toute première exploration de la Grande Barrière de corail, le plus vaste écosystème du monde – des billions de minuscules créatures coralliennes. C'était l'occasion rêvée.

Nous nous sommes rendus sur le récif avec une équipe de tournage et un groupe de scientifiques en mission. Je n'étais pas du tout certaine de l'intérêt de Toma pour une observation prolongée des fonds marins, mais il en fut émerveillé. Il a "vu Nemo" et un concombre de mer. Je crois même qu'il a aperçu une tortue marine.

Ce soir-là, après l'avoir mis au lit dans notre chambre d'hôtel, je lui ai murmuré à l'oreille : "Aujourd'hui, tu as découvert le monde qui se cache sous la surface de la mer." Il a levé les yeux vers moi, et j'ai compris, à son visage qui s'illuminait, combien il était heureux. Il m'a répondu : "Je l'ai vu." Et à ma joie d'entendre ces mots s'est mêlé un immense chagrin, car je savais qu'au moment où il découvrait la beauté de ce monde, cette beauté s'épuisait.

La Grande Barrière de corail était le lieu le plus étonnant qu'il m'avait été donné de voir. Elle regorgeait de vie. Les tortues marines et les requins passaient nonchalamment devant des coraux où se croisaient une multitude de poissons aux couleurs électriques. Mais elle était aussi la chose la plus effrayante à observer, car de larges étendues de ces récifs – que je n'avais pas montrées à mon fils – étaient déjà mortes ou à

l'agonie : de véritables cimetières marins. J'étais justement là, en tant que journaliste spécialiste du changement climatique et de l'environnement, pour en témoigner. Je savais ce qui se passait.

La Grande Barrière avait été victime d'un "blanchiment corallien", un phénomène mortifère qui a lieu chaque fois que l'eau de mer devient trop chaude. Les coraux vivants perdent alors leur couleur et deviennent d'un blanc laiteux et fantomatique. Ils peuvent retrouver leur couleur d'origine si la température de l'eau redescend rapidement. Mais au printemps 2016, celle-ci est restée élevée plusieurs mois d'affilée. Un quart du récif était mort : ne demeurait qu'une matière en décomposition, brune et visqueuse. Et au moins deux autres quarts avaient été touchés, mais dans une moindre mesure.

L'eau de l'océan Pacifique n'a pas besoin de se réchauffer beaucoup pour provoquer la mort massive des coraux de la Grande Barrière. Sa température n'avait augmenté que de 1 °C, mais cela avait suffi pour tuer ou mettre à l'agonie certains de ces récifs.

Les coraux ne sont pas les seules espèces vivantes à être affectées par ce blanchiment. De nombreuses espèces de poissons et beaucoup d'autres créatures ne trouvent leur nourriture ou leur habitat que dans un environnement corallien. À travers le monde, un milliard d'êtres humains environ vivent de poissons dont l'existence dépend entièrement de celle des récifs coralliens. La mort des coraux a des conséquences qui dépassent de très loin leur seul territoire. Malheureusement, ils sont de plus en plus nombreux à succomber, car les températures n'augmentent pas seulement en Australie. Et ce réchauffement général est en train de bouleverser notre planète.



C'est le sujet de ce livre : vous expliquer les tenants et les aboutissants de cette transformation – pourquoi les températures augmentent et, ce faisant, comment elles modifient le climat et nuisent à la planète – et, plus important encore, vous dire ce que nous pouvons accomplir, tous ensemble, pour y remédier.

Notre capacité d'action va bien au-delà de l'engagement individuel consistant à réduire notre empreinte en matière de pollution. Certes, il est important d'agir contre le changement climatique si nous voulons protéger la nature et la planète qui abrite toute vie, mais collectivement, nous pouvons faire davantage.



Les coraux blanchis par le réchauffement de l'eau vont mourir et brunir si l'eau ne refroidit pas. Lorsqu'un récif corallien meurt, tout l'écosystème autour de lui finit par disparaître (ci-dessus).

Le monde sous-marin plein de vie et foisonnant de couleurs d'un récif corallien en bonne santé (ci-contre).

Le changement climatique crée beaucoup d'injustices. Priver la jeunesse d'une planète propre et saine en est une, et non des moindres. Mais l'inégale rigueur avec laquelle il affecte les populations à travers le monde en est une autre, car ce sont souvent les plus pauvres et les plus fragiles qui en souffrent le plus. La question de la justice, ou de l'équité, est donc également au cœur de ce livre : notre réponse au changement climatique doit contribuer à créer un monde non seulement moins pollué, mais aussi humainement plus juste.

Vous, les jeunes, de même que les générations futures, vous n'êtes en rien responsables de la crise climatique, mais

vous en connaîtrez et en subirez les pires effets – à moins que nous ne changions les choses.

J’ai écrit ce livre pour vous convaincre qu’un tel changement est possible. Mais alors que j’y mettais un point final, au printemps de l’année 2020, la planète a dû affronter une crise aussi soudaine qu’inattendue : l’apparition d’un nouveau virus, à l’origine d’une maladie – la Covid-19 – qui se transformerait en pandémie mondiale. Le nombre de personnes malades, hospitalisées ou décédées est vite devenu très préoccupant. Afin de ralentir la propagation du virus, des millions de personnes à travers le monde ont dû adapter leur mode de vie, rester confinées chez elles et éviter au maximum de côtoyer leurs semblables. Dans de nombreux pays, les écoles ont fermé, et les enfants ont dû s’habituer à apprendre de chez eux et à vivre séparés de leurs amis.

Nous verrons, à la fin de ce livre, quel enseignement nous pouvons tirer de cette terrible expérience. Mais en lisant les pages qui suivent, gardez bien à l’esprit que le virus n’a pas freiné le changement climatique – ni le mouvement qui s’évertue à le maîtriser.

Ce mouvement est en marche et s’est fixé un objectif : rendre l’avenir équitable et vivable *pour tous*. C’est ce qu’on appelle la “justice climatique”. Les jeunes n’en font pas seulement partie, ils montrent aussi la voie. Voulez-vous en être ?

J’espère que ce livre vous aidera à trouver la réponse. Il est là pour vous informer, mais plus encore pour vous inspirer, vous stimuler, vous donner les clés pour agir.

Vous verrez d’abord quelles actions certains jeunes ont déjà entreprises non seulement contre le changement climatique, mais aussi en faveur de la justice sociale (notamment économique, ethnique, entre les sexes). Puis vous apprendrez

tout de l'état actuel du climat et des raisons de son dérèglement. Vous pourrez ainsi décider de l'avenir que vous voulez. Vous ne serez pas seul dans cette entreprise. Au fil des pages, vous rencontrerez certains des jeunes militants qui, partout à travers le monde, travaillent à protéger notre planète et à promouvoir la justice climatique.

Les réalités du changement climatique peuvent être effrayantes au premier abord, mais ne vous laissez pas accabler : n'oubliez pas qu'elles ne sont qu'une partie de l'histoire. L'autre – celle qui a soulevé des centaines de milliers de jeunes tout autour de la planète – dépend directement de nos choix. Les grandes révoltes contre le racisme et pour l'action climatique sont la preuve que des millions de personnes aspirent au changement.

Nous pouvons bâtir un avenir meilleur, mais à une condition : être prêts à tout changer.

A large crowd of people, mostly young adults, is gathered for a climate protest. They are holding various signs and banners. In the foreground, a large globe is visible on the left. The crowd is dense, and many people are looking towards the camera or each other. The background shows a building with windows and a tree. The overall tone is serious and urgent.

OU EN SOMMES-NOUS ?

OF CLIMATE
CHANGE OR
WELL FIRE

STR DENYING

The Earth
is getting
hotter and
the climate
is changing

19

2
1
T

DUMP
COAL

It's getting hot
here, so take
off all your
coals

I BET
THE DINOSAURS
WERE

WENT TO
BLISS

IN

1

Les enfants passent à l'action

■ Ils ont quitté l'école avec entrain : des flots d'enfants et d'adolescents ont dévalé les rues pour aller envahir les grandes avenues, bientôt rejoints par d'autres flots, chantant, bavardant, vêtus de leur tenue du jour, de l'impeccable uniforme scolaire aux leggings léopard. Ces petits ruisseaux effervescents se sont déversés par centaines, par milliers, par centaines de milliers dans de nombreuses villes du monde.

Combien d'hommes d'affaires ont dû regarder par la fenêtre de leur bureau et se demander – au même titre que celles et ceux qui, dans la rue, faisaient tranquillement leurs courses – ce qui pouvait bien pousser tant d'enfants à quitter leur école et à mettre la ville en ébullition. Les pancartes, pourtant, étaient assez éloquents.



À New York, parmi les 10 000 manifestants, une jeune fille brandissait une peinture qui représentait des bourdons voletant au-dessus de fleurs et d'animaux sauvages. Le motif était réjouissant, mais les mots qui l'accompagnaient l'étaient beaucoup moins : "45 % DES INSECTES SONT MORTS À CAUSE DU CHANGEMENT CLIMATIQUE. 60 % DES ANIMAUX ONT DISPARU AU COURS DES 50 DERNIÈRES ANNÉES." Au centre, elle avait peint un sablier dont les grains avaient presque fini de s'écouler.

Ce jour de mars 2019 a été le premier d'un mouvement mondial de "grève des écoles" pour le climat.

QUAND LES ÉCOLIERS SE METTENT EN GRÈVE

Les organisateurs de cet événement estiment qu'il y a eu, ce jour-là, près de 2 100 grèves analogues dans 125 pays. Plus de 1,5 million de jeunes s'étaient mobilisés. La plupart étaient simplement sortis de leur établissement scolaire – avec ou sans permission – pour une heure ou pour toute la journée.

Beaucoup avaient pris cette décision parce que ce qu'ils apprenaient à l'école se trouvait contredit par le monde réel. Tandis que les manuels scolaires et les documentaires leur

montraient de majestueux glaciers, d'éblouissants récifs coralliens et quantité d'espèces vivantes tout aussi merveilleuses, ils découvraient, au même moment, qu'à cause du changement climatique une grande partie de ce prodigieux patrimoine avait déjà disparu. Que resterait-il demain s'ils attendaient d'être adultes pour agir ?

La prise de conscience de ce danger les avait convaincus que les choses ne pouvaient pas continuer ainsi. Dès lors, que faire ? Eh bien, comme beaucoup de personnes avant eux, qui ont lutté pour transformer le monde, ils ont organisé de grandes marches de protestation.

Mais, pour beaucoup de ces jeunes manifestants, prévenir ne suffisait plus. La crise climatique, ils la vivaient. Au Cap, en Afrique du Sud, des centaines de jeunes grévistes ont scandé des slogans conjurant les responsables politiques, démocratiquement élus, de cesser d'approuver des projets responsables du réchauffement de la planète. Un an plus tôt, cette grande ville portuaire avait failli manquer d'eau, après plusieurs années de faibles précipitations et d'extrême sécheresse, probablement dues – sinon aggravées – par le dérèglement climatique.

En république de Vanuatu (anciennes Nouvelles-Hébrides), un État insulaire situé dans le sud-ouest de l'océan Pacifique, de jeunes grévistes ont crié : "Élevons la voix, pas le niveau de la mer !" Non loin d'eux, dans les îles Salomon, cinq petites îles avaient déjà disparu sous les eaux : en cause, la "dilatation thermique" (l'eau se dilatant avec la chaleur, son volume augmente) et l'apport d'eau douce issu de la fonte des glaces et des calottes polaires.

"Vous avez sacrifié notre avenir sur l'autel des profits !" clamaient les étudiants de Delhi, en Inde, à travers leurs

masques antipollution. Delhi est en effet souvent classée parmi les villes les plus polluées du monde, notamment parce que l'Inde privilégie le charbon pour produire son énergie. Or ce combustible ne se contente pas de générer une pollution visible (le fameux *smog*, ou brouillard de fumée). En brûlant, il libère également dans l'atmosphère des substances invisibles, appelées "gaz à effet de serre", qui, nous le verrons plus loin, sont précisément à l'origine du changement climatique.

La première grève mondiale pour le climat était née, portée par une jeunesse qui réclamait le droit de se prononcer sur la marche du monde. D'autres "grèves des écoles" suivraient, avec la même exigence.





Les rues de Sydney (Australie) emplies par l'espoir et la détermination ; un globe terrestre rebondit entre les mains levées des manifestants. Première grève des écoles pour le climat.

“Nous méritons mieux”

Lors de la première “grève des écoles” pour le climat, 150 000 jeunes ont envahi les rues des villes australiennes. Ils savaient que leur pays était déjà victime du réchauffement climatique. L’un des effets de ce dérèglement est la mort de la Grande Barrière de corail, trésor national inscrit au patrimoine mondial par l’Unesco.

Pour autant, l’Australie demeure un important producteur et exportateur de charbon, ce combustible fossile qui, lorsqu’il est brûlé (notamment pour alimenter les centrales électriques), produit des gaz à effet de serre, responsables, nous l’avons dit, de la hausse des températures.

Nosrat Fareha, 15 ans, l’une des organisatrices de la grève en Australie, a déclaré aux dirigeants politiques de son pays : “Vous avez lamentablement failli. Nous méritons mieux. Les jeunes n’ont pas le droit de voter, pourtant ils devront vivre avec les conséquences de votre inaction.” Comme d’autres jeunes ailleurs dans le monde, Nosrat Fareha n’a pas eu peur de dire leurs quatre vérités aux gouvernants. L’intrépidité est l’une des forces de ce mouvement, avide de changement.

L’ÉCOLIÈRE SUÉDOISE

La “grève des écoles” de mars 2019 a montré au monde entier que le mouvement de la jeunesse en faveur du climat était ample et grandissant. Il est né, en grande partie, grâce à une jeune Suédoise de 15 ans, vivant à Stockholm.

Greta Thunberg a commencé à prendre conscience du changement climatique dès l'âge de 8 ans. Elle a regardé des documentaires sur la fonte des glaces et l'extinction des espèces et découvert que la combustion des énergies fossiles (comme le charbon, le pétrole et le gaz naturel) émet – ou libère – des gaz à effet de serre qui contribuent largement au changement climatique. Les centrales électriques, les cheminées des maisons, celles des industries, les voitures, les avions sont autant de sources d'émission de gaz à effet de serre.

Mais ce n'est pas tout : les régimes alimentaires carnés participent également à cette saturation de l'atmosphère. En effet, l'élevage du bétail, en particulier celui des bovins, implique l'abattage d'une grande quantité de forêts pour créer des pâturages. Or les arbres ont la particularité d'absorber – donc d'extraire de l'atmosphère – le gaz à effet de serre le plus nuisible : le dioxyde de carbone. En outre, le bétail et son fumier libèrent du méthane, un autre gaz à effet de serre particulièrement nocif.

En grandissant, Greta a continué de s'instruire. Elle s'est notamment intéressée aux travaux des climatologues qui prédisaient un changement radical de la Terre à l'horizon 2040, 2060 et 2080 si nous n'infléchissions pas notre trajectoire. Elle a alors songé aux conséquences que cela aurait sur sa propre vie : les souffrances qu'elle aurait à endurer en cas de catastrophe, l'extinction définitive d'une multitude d'espèces animales et végétales, les épreuves qui attendraient ses propres enfants si elle décidait d'en avoir.

Mais elle a aussi appris que les pires prédictions n'étaient pas inéluctables. En prenant immédiatement des mesures fortes et audacieuses, nous augmenterions considérablement nos chances de salut : nous pouvons encore empêcher qu'une

partie des glaciers ne disparaisse et que de nombreuses nations insulaires ne soient englouties par les eaux; et nous devrions tout faire pour éviter que l'extrême chaleur et la pénurie de récoltes obligent des millions, voire des milliards de personnes à fuir leurs lieux de vie.

Pourquoi n'essayons-nous pas de *prévenir* les catastrophes climatiques? s'est-elle demandé. Pourquoi les nations comme la Suède n'entreprennent-elles pas résolument de diminuer leurs émissions de gaz à effet de serre? La planète était en feu et, partout où elle regardait, Greta voyait les gens continuer à s'acheter des voitures et des vêtements dont ils n'avaient pas besoin – vivre, en somme, comme si de rien n'était.

Vers l'âge de 11 ans, Greta est tombée dans une profonde dépression, et la forme d'autisme dont elle souffre explique en partie pourquoi cet épisode a été si difficile à surmonter. Les sujets qui l'intéressent mobilisent son attention avec une telle intensité que lorsqu'elle s'est penchée sur la crise climatique elle en a saisi et perçu toutes les implications. Elle ne pouvait pas se détourner de la réalité qu'elle avait sous les yeux : la peur et le chagrin l'ont submergée. Bien sûr, d'autres facteurs ont contribué à cet état mental, qui est complexe. Toujours est-il qu'il était impossible à Greta de comprendre pourquoi les gouvernants en faisaient si peu pour inverser la donne. N'étaient-ils pas aussi effrayés qu'elle? N'éprouvaient-ils pas la même colère?

Quelque chose, cependant, l'a aidée à vaincre la dépression : le combat qu'elle a mené pour réduire l'insupportable écart qui existait entre son mode de vie et ce qu'elle avait appris sur les causes de la crise climatique. Elle l'a gagné en convainquant ses parents de devenir végétariens et de ne plus prendre l'avion. Mais ce qui a le plus compté pour elle, c'est

d'avoir trouvé le moyen de s'engager elle-même pour dire au reste du monde qu'il fallait cesser de prétendre que tout va bien. Si elle voulait que les politiciens saisissent l'urgence climatique, il fallait que sa propre vie la reflète.

Et c'est ainsi qu'à la mi-août 2018, à l'âge de 15 ans, Greta a refusé de reprendre le chemin de l'école. À la place, elle s'est rendue devant le Parlement suédois et s'est assise devant ses murs avec une pancarte où était écrit à la main "GRÈVE DE L'ÉCOLE POUR LE CLIMAT". Elle y est revenue tous les vendredis et y a passé la journée, habillée d'un sweat à capuche acheté dans une friperie solidaire et coiffée de ses célèbres tresses châtain clair. De cette initiative est né le mouvement mondial des Fridays for Future ("les vendredis pour le futur").

La protestation publique peut être un puissant moyen d'expression, mais elle permet rarement d'obtenir des choses du jour au lendemain. Au début, les gens n'accordaient pas d'attention à Greta et à sa pancarte. Mais l'obstination de la jeune fille a fini par intéresser les médias et par attirer la curiosité de ceux qui étaient sensibles à son message et souhaitaient s'y associer. Peu à peu, d'autres écoliers, collégiens ou lycéens, et quelques adultes l'ont rejointe pour exhiber leurs propres pancartes. Et, finalement, Greta a été invitée à prendre la parole publiquement : d'abord lors de "rassemblements pour le climat", puis lors de certaines "conférences des Nations unies sur le climat", enfin devant le Parlement européen, le Vatican et le Parlement britannique, entre autres institutions.

Comme elle l'a affirmé, les personnes qui vivent avec son type d'autisme "ne sont pas très douées pour le mensonge". Chaque fois, les interventions de Greta étaient concises, sans fioritures et percutantes. Le 23 septembre 2019, elle a déclaré

aux dirigeants mondiaux et aux diplomates des Nations unies, réunis à New York : “Vous manquez à tous vos devoirs. Mais les jeunes commencent à comprendre votre trahison.



L'écolière Greta Thunberg, devant le Parlement suédois, a lancé le mouvement Fridays for Future, qui n'a pas tardé à avoir des partisans partout dans le monde.

Toutes les générations futures ont les yeux braqués sur vous. Si vous choisissez de nous laisser tomber, je vous le dis : nous ne vous pardonnerons jamais. Nous ne vous laisserons pas vous en tirer comme ça. C'est ici et maintenant que nous fixons la limite. Le monde se réveille. Et le changement arrive, que cela vous plaise ou non.”

Même si les discours de Greta n'ont entraîné aucune action spectaculaire de la part des grands dirigeants, ses paroles ont électrisé beaucoup de monde. Les gens ont partagé des vidéos d'elle sur les réseaux sociaux et témoigné du courage qu'elle leur avait donné pour affronter leur peur et passer à l'action. Les enfants du monde entier lui ont alors emboîté le pas. Ils ont organisé leurs propres “grèves des écoles” et beaucoup ont brandi des pancartes avec les mots qu'elle avait prononcés : “JE VEUX QUE VOUS PANIQUEZ”, “NOTRE MAISON EST EN FEU”.

En décembre 2019, pour son activisme, Greta Thunberg a été élue “personnalité de l’année” par le magazine britannique *Time*. Jamais une personne aussi jeune n’avait reçu cette distinction. Elle a cependant tenu à préciser qu’elle avait été inspirée dans son action par d’autres militants de son âge : les élèves d’un lycée de Parkland, en Floride, qui, après la mort de dix-sept élèves et employés tués par balles dans leur établissement en février 2018, avaient lancé un mouvement lycéen d’ampleur nationale afin d’exiger le contrôle des armes à feu. En suivant leur exemple, Greta a contribué à initier le mouvement des jeunes contre le changement climatique et à le porter sur le devant de la scène internationale. Aujourd’hui, des centaines de jeunes l’ont prise pour modèle et se sont engagés dans la lutte contre le dérèglement climatique.

Le superpouvoir de Greta

Il n’est pas facile de vivre en étant autiste. Pour la plupart des gens, explique Greta aux journalistes, c’est “une lutte sans fin contre les écoles, les lieux de travail et le harcèlement. Mais dans certaines circonstances, avec les bons ajustements, cela peut être un superpouvoir”.

Greta attribue à son autisme sa lucidité face à la crise climatique, ainsi que sa capacité à parler clairement du problème. “Si les émissions doivent cesser, alors il faut arrêter les émissions. Pour moi, c’est assez binaire. Le flou n’a pas sa place quand il est question de survie. Soit nous maintenons notre civilisation, soit non. Nous devons changer.”

On peut éprouver de la tristesse, de la colère ou de la peur en apprenant la façon dont le climat se dérègle. Mais Greta a découvert qu'elle pouvait surmonter ces sentiments – et aider les autres à y parvenir – en agissant et en prenant position publiquement. Ce faisant, elle est devenue pour beaucoup une figure de proue. Elle est telle le grain de sable à l'intérieur d'une huître : l'intrus devient une jolie perle à force d'être enrobé de nacre par le coquillage. Le petit acte de protestation de Greta a fait naître quelque chose de beau et de fort.

UN PROCÈS POUR LES DROITS DE L'ENFANT

Les jeunes ne se contentent pas de porter le combat dans la rue. Ils le portent également sur le terrain judiciaire. Seize adolescents de douze pays sur cinq continents sont en train de découvrir qu'il est peut-être possible d'utiliser le droit international pour lutter contre le changement climatique.

En septembre 2019, ces militants pour le climat, âgés de 8 à 17 ans, ont déposé plainte auprès des Nations unies, en vertu d'un traité international appelé Convention internationale des droits de l'enfant (Cide). Ce traité, entré en vigueur en novembre 1989, a pour objectif de protéger les droits des enfants dans les pays signataires. Il stipule, entre autres, que tout enfant a "un droit inhérent à la vie" et que "les États parties assurent dans toute la mesure possible la survie et le développement de l'enfant".

La plainte vise l'Allemagne, l'Argentine, le Brésil, la France et la Turquie : les cinq plus gros producteurs de gaz à effet de serre parmi les pays signataires. (Les États-Unis et la Chine en émettent davantage, mais les premiers n'ont pas ratifié la

convention, et la seconde s'est réservé le droit de ne pas être poursuivie). Les seize plaignants affirment qu'en n'œuvrant pas assez pour limiter le changement climatique ou pour s'y préparer, ces cinq pays manquent à leur devoir de protection des droits de l'enfant à la vie et à la santé. Il s'agit là de la première plainte climatique déposée auprès des Nations unies au nom des enfants de tous les pays du monde.

La prochaine étape du procès sera l'examen de la plainte par un comité d'experts des droits de l'homme. Malheureusement, ce processus pourrait durer plusieurs années. Si le comité juge la plainte recevable, il fera des recommandations aux cinq pays pour les aider à satisfaire à leurs obligations. Le comité n'a aucun pouvoir de contrainte, mais les États signataires se sont engagés à respecter les termes du traité. Ils devraient donc, normalement, se plier, le cas échéant, auxdites recommandations.

Les seize jeunes activistes sont Greta Thunberg et Ellen-Anne (Suède); Chiara Sacchi (Argentine); Catarina Lorenzo (Brésil); Iris Duquesne (France); Raina Ivanova (Allemagne); Ridhima Pandey (Inde); David Ackley III, Ranton Anjain et Litokne Kabua (îles Marshall); Deborah Adegbile (Nigeria); Carlos Manuel (république des Palaos); Ayakha Melithafa (Afrique du Sud); Raslen Jbeili (Tunisie); Carl Smith et Alexandria Villaseñor (États-Unis).

David, Ranton, Litokne et Carlos sont bien placés pour savoir à quel point il est urgent d'agir. Ils vivent sur des îles de l'océan Pacifique, régulièrement assaillies par des tempêtes toujours plus violentes, entourées de récifs coralliens à l'agonie, et menacées de submersion. Leur message est simple : même si le changement climatique n'est pas encore visible partout, il l'est déjà dans différents endroits du monde et ne tardera pas à